

C'est de ta faute, tu lui fais tous ses caprices

AU GRÉ DU VENT

Au gré du vent les fleurs s'épanouissent,
les nichées éclosent,
les semences s'envolent,
le grain s'éveille,
mon cœur se dégage.

Oui, c'est au gré du vent que les bourgeons éclatent,
que les bois, les prairies, les champs
s'émerveillent de leur sommeil.

C'est aussi au gré du vent que la lune s'enlise
et que le soleil s'embrase.

C'est au gré du vent.

P... 11 ans

On ne peut pas vivre, auprès des enfants, les écouter, se sensibiliser à eux, à leurs expressions libres magnifiées, valorisées par la communication, l'échange, la correspondance, le journal, sans dessiner l'univers, la carte de la pensée et de la réflexion littéraire : « *Aimer, vivre, œuvrer, créer, connaître, et mourir, chanter, pleurer et rêver, organiser, se souvenir et imaginer les questions qui n'ont pas de réponses immédiates visibles, Dieu, le bien et le mal, le temps qui s'écoule, l'organisation des sociétés, le travail, les conflits, l'argent, la nature...* »

On ne peut pas s'occuper d'enfants sans revenir à la magie du feu, à la fluidité de l'eau, à la fécondité de la terre, aux éléments, aux êtres divers, aux choses différentes, à la nature, à la vie, ses origines, son parcours, son projet, à l'homme, sa destinée, son affectivité, ses inquiétudes, ses peurs, ses souffrances, ses aspirations, sa quête, son cri, ses interrogations, sa recherche de l'absolu, de la pureté, de Dieu et en même temps ses « saute-humeurs » diaboliques, démoniaques, l'éclatement de ses zones d'ombre, sans plonger dans les contradictions du tissu familial, social et du monde du travail,

sans être confronté avec la réalité, les heurts, les brûlants sujets de l'actualité : économie, commerce, politique, guerre, justice, sécurité, paix, chômage, la pauvreté, les riches...

Ce sont ceux qui ont vécu, vibré, palpité le plus ardemment, ce sont ceux qui ont entrepris, fait pousser, pris des initiatives, ce sont ceux qui ont senti, touché, goûté, manipulé, exploré, fouillé, retroussé, tâtonné, expérimenté, ressenti, démonté, écouté, découvert, aimé, souffert, ceux qui ne laissent rien en place, ceux qui déplacent, retournent, rebâtissent, rêvent, ajustent, presque sauvagement, qui apprennent aux autres à se sensibiliser aux choses, aux êtres qui environnent.

Si un enfant a prospecté, avec les copains, le marais, s'il s'est enfoncé dans la boue, s'il a joué, humé l'odeur particulière, s'il s'est passionné aux têtards, épi-noches, salamandres, tritons, escargots, poules, sangsues, œufs, s'il a recueilli et observé les dytiques, les notonectes, les larves de libellules, s'il a surpris les crapauds, grenouilles, dans leurs ébats amoureux... il peut, alors, réfléchir à l'origine de la vie, son évolution, ses manifestations, s'interroger sur les différentes espèces, les phénomènes divers,

émettre les hypothèses les plus hardies, les plus osées...

LA BULLE PASTEURISÉE

Ce n'est pas qu'il y ait au départ deux catégories d'enfants : les sauvages et les autres. Non, l'enfant reste toujours le même. Il ne demande qu'à aller de l'avant, toujours plus haut, toujours plus loin, poussé par son irrésistible élan de vie. Mais seulement, la plupart d'entre eux sont écartés des contacts élémentaires, coupés, détachés de leurs sources, leurs origines, assistés, couvés, surprotégés, aseptisés, conditionnés, privés des expériences indispensables, devenus sourds et inaptes à percevoir le poul de la vie. Ils peuvent devenir et deviennent, ma foi, de très bons élèves, conformes, il est vrai, à la norme...

Mais le sens de la vie, de l'échange, de la communication, de la relation, du dialogue, la faculté au bonheur, à l'amitié, au compagnonnage, à la solidarité, à l'amour, à l'expression libre créatrice, à la sérénité, à la sagesse... y parviendront-ils dans cette « dictature douce » du prêt-à-utiliser, du prêt-à-consommer, du prêt-à-penser, du prêt-à-faire, du prêt-à-apprendre, du prêt-à-rêver... que les « malins », les puissants, les marchands... érigent ignoblement, honteusement ? Les acquerront-ils, un jour, dans la bulle pasteurisée et les sombres corridors que la société a préparés à leur intention ? Des rites d'initiation, des échelles technocratiques, des reconnaissances bureaucratiques du savoir ont été installés et tout pousse, commande, détermine, influe, oriente l'enfant à s'y préparer, à s'y essayer, à s'y mesurer, à y grimper... On ne cesse de lui seriner, de lui rabâcher :

« *Grimpe, plus haut... abandonne-toi... Fais le singe, pour ne pas dire l'âne... encore plus haut... plus haut... un peu plus haut... oublie-toi... Attention, lance-toi...* »

Et malheureusement, c'est le réveil brutal, trop tardif pour la majorité, par un atterrissage forcé, dans un univers qu'on méconnaît, qu'on ne reconnaît plus, et qu'on n'intègre plus...

Voilà comment l'anxiété, l'angoisse, les fantasmes, les déviances, les déséquilibres, les névroses, les psychoses naissent et influent, inévitablement, sur la fébrilité individuelle et les crises d'hystérie des sociétés, auxquelles on a droit périodiquement...

CHERCHE

Cherche dans le cœur de l'étoile, le bonheur pour la vie.
Cherche l'amour dans l'ombre du soleil.
Cherche la vie dans la rivière cascading la montagne.
Cherche la joie dans ton image.
Cherche tes origines dans les eaux troubles des marais.
Cherche, dans le secret de la nature, l'impossibilité.
Cherche le possible dans le chemin rocailleux.
Cherche, cherche et tu trouveras la sagesse.

P... 12 ans

FLAMME, FEU

Au cœur de la flamme, il y a, peut-être, du feu,
je voudrais tant savoir...
Mais comment percevoir le secret ?
J'aimerais parler aux choses, aux pierres, aux plantes,
mais comment déchiffrer leurs langages...
D'où vient la force brillante de la flamme ?
D'une fleur, d'un arbre, d'une étoile, d'un volcan ?
Je ne sais pas.
Viens-tu d'un autre univers ?
Dès que je vois s'élever la flamme, j'ai comme un frisson
de peur dans mon cœur et en même temps, je ressens
une profonde attirance comme avec l'aimant.
La couleur rougeoyante, rouge cerise, rouge jaune
m'éblouit, me fascine.
Flamme, flamme, es-tu vraie ?
Ou alors, es-tu un mirage ?

P... 12 ans

A ne voir que les choses, on oublie l'être de chair et d'âme ; l'enfant n'est plus lui... tout au plus, un objet manufacturé, conforme à la norme, une boîte de petits pois, conditionnée, malléable et « déplaçable » au gré des tempêtes économiques et sociales. COMMENT PEUT-IL DEVENIR UN HOMME ?

Et l'institution scolaire, c'est une vaste entreprise à déterminer les êtres à agir de telle façon, à se comporter selon un rituel réglé d'avance, en fonction de certaines conditions, une machine « enfûteuse, embidonneuse, ensacheuse, emballuse... » où il n'y a plus que des élèves matricules, des murs, des matières à enseigner, à étudier, à faire ingurgiter... L'école enseigne... C'est son obsession... IL FAUDRAIT PLUTÔT CUEILLIR L'ENFANT COMME IL VIENT, récolter les moissons primaires, cueillir.

Et CUEILLIR, c'est chercher tous ensemble, s'il n'y a pas un « futur », un « demain » où les enfants pourraient être et devenir enfin VRAIS, VIVANTS, EUX-MÊMES, SANS PEURS, sans complexes, sans sentiments de culpabilité, dégagés.

C'est notre seule chance d'hériter d'un homme sincère, un homme vrai.

GRATTER LE VERNIS

Pourtant, objectera-t-on certainement, le cadre préparé, feutré, régi, réglé d'avance, les sentiers battus, les examens, les concours (Polytechnique, ENA, les grandes écoles), la diplômocratie, l'encadrement conviennent à certains... Demandez plutôt aux enfants et adolescents s'ils apprécient beaucoup le matraquage compétitif, serré, qu'ils vivent, actuellement, par le filtre sévère de la sélection, dans une hypothétique et douteuse course à l'avenir bloqué, et où chaque échec essuyé est ressenti comme une « peau de chagrin », un rétrécissement cruel de la personnalité, de l'élan et du tonus vital.

Si donc, cela convient à certains, c'est que, pour la plupart, ils n'ont pas le choix, ils y sont contraints ou ils n'ont pas eu la chance de vivre, pleinement, dans

l'insouciance, leur enfance. Ils ont été brisés prématurément. Privés des éléments fondamentaux indispensables à leurs expériences tâtonnées, ils n'ont pas eu de réussites profondes, en eux-mêmes... Alors, pour remplacer, pour remédier, pour atténuer, pour compenser surtout et parce qu'en définitive, on ne peut plus faire autrement, parce qu'il n'y a plus d'autre chemin, d'autre voie que l'on puisse intégrer, à un certain moment, ils grimpent docilement l'échelle bureaucratique et technocratique, ils deviennent chef, directeur, ils font « carrière », ils courent au fric, ils s'obsèdent à amasser, à faire fortune, ou ils prennent des diplômes, des titres comme on prend de l'Aspro, ils dirigent, ils « managent », ils vieillissent. D'autres, avec aisance, voyageront, déménageront toujours, auront la « bougeotte » sans jamais faire une pause pour réfléchir, contempler... Ils seront instables, insatisfaits, éternels mécontents, « grincheux », incapables de se tranquilliser, de regarder, de s'arrêter pour admirer, d'observer, de s'éclairer, de considérer et voir au-delà de leur société, leur dépendance à cette société... Obnubilés, obsédés par l'idée de se placer et de briller dans la communauté, souvent traqués, persécutés, piégés, éternels précipités au temps-minute-compté (Remarquez : les gens qui croient jouer un rôle important n'ont jamais le temps de vous recevoir, jamais une minute pour vous écouter, pour perdre du temps... Ne perdraient-ils pas le temps des autres, à vouloir gagner le leur ?) toujours sur leurs gardes, sur le « qui-vive » pour leur « standing », les uns et les autres paraîtront vivre avec beaucoup de prestige, d'autorité, évoluer avec assurance, argent, sûreté, mais derrière le vernis, si on grattait la façade, la première couche, si on « défardait l'hypocrisie » ? Quel désenchantement !

Un peu comme ce professeur de psychologie qui vint, un jour, nous demander si on pouvait prendre en charge son deuxième garçon invivable à la maison : « Vous comprenez, nous n'avons pas le temps... Je suis pris en faculté... je donne des conférences... j'écris des livres... j'aime le journalisme... Nous avons

beaucoup de réceptions... Il serait heureux chez vous... C'est si calme !... »

Soudain, dans le couloir, un bruit de vitre cassée... L'enfant se sauve...

« Je vous l'avais dit. C'est un être pervers, violent, méchant » Et, se tournant vers sa femme :

« C'est de ta faute, tu lui fais tous ses caprices »...

Il ne se demandait pas si son garçon appréciait sa démarche, si son fils acceptait la séparation, si son enfant ne souffrait pas de l'abandon des responsabilités de ses parents...

Cet intellectuel avait « bûché » dur pour arriver. Il s'était fait une place au soleil, il cultivait le prestige, il brillait en faculté. Il avait assis son autorité. Il échafaudait des théories. Il s'était créé un personnage respecté. Il était écouté. On le courtisait. Il était éternellement pris, occupé, débordé. Ses réceptions servaient ses relations, assuraient sa situation sociale...

IL AVAIT OMIS L'ESSENTIEL.

Il avait oublié qu'il était le papa de trois mignons bambins...

Et pour un enfant,

UN PAPA,

ça cajole,

ça rit,

ça joue,

ça caresse,

ça aime,

ça crie,

ça griffe de temps à autres,

ça raconte des histoires,

ça sourit,

ça embrasse,

ça sait perdre du temps,

ça écoute,

ça prend un enfant comme il vient,

ça console ses chagrins,

ça soulage ses malheurs,

ça sèche ses larmes,

ça parle à son cœur...

Ses longues études, ses lectures avaient opacifié l'essentiel, le fondamental, à savoir que les papas sont :

— le blé quand leurs enfants sont moulins,

— l'océan quand leurs petits sont bateaux,

— la voie ferrée quand leurs bambins sont trains,

— la route quand leurs gamins sont autos,

— les chevaux quand leurs gosses sont cavaliers,

— la croupe douloureuse quand leurs gavraches sont les ânes récalcitrants.

Il ne voyait pas, il avait négligé l'importance, l'espérance.

Il mutilait le frêle bouton de rose printanier,

en lui coupant ses racines,

en lui tarissant ses sources.

Celui-ci se rappelait, soudain, qu'il avait des épines

et qu'il pouvait griffer !

François PAQUES

Extrait de Ch'ti qui n° 1 (87-88)